

Élans émancipateurs des écrivains algériens de langue française

Christiane CHAULET ACHOUR

Nous nous proposons, dans cette contribution, de tenter une traversée du volet en langue française de la littérature algérienne comme creuset d'affirmation ou de revendication d'émancipation. L'émancipation est, selon le Larousse, « l'action de s'affranchir d'un lien, d'une entrave, d'un état de dépendance, d'une domination, d'un préjugé. » Ecrire en français, dans la langue de celui qui domine, c'est d'entrée de jeu, prendre comme arme d'affranchissement ce qui n'était que vecteur de communication simple pour un groupe restreint. C'est donc déjà dévier les objectifs du colonisateur dans une autre direction, pour une autre pratique. Par ailleurs, dans son premier sens, l'élan est bien un « mouvement par lequel on s'élance » pour exécuter une figure, un saut, un exercice. La littérature algérienne de langue française a été un des lieux d'affirmation identitaire, de revendications biaisées ou frontales, d'affirmation d'existence, d'action et un creuset de symboles porteurs.

En choisissant d'observer ses élans émancipateurs, il sera possible de percevoir, au-delà des performances esthétiques diverses et parfois contradictoires, le désir de libération d'un lien vécu comme une contrainte, une entrave, une mise en sourdine de la culture d'origine. Selon les périodes et les auteurs, ce désir d'émancipation s'est diversement décliné et le recul que nous avons par rapport à ces temps de domination coloniale permet de les apprécier dans leurs nuances et leur complexité.

Cette traversée se voulant itinéraire et rappel, elle s'appuie, pour des références plus précises, sur l'anthologie de la littérature algérienne en langue française éditée en 1990, complétée par des connaissances acquises depuis cette date¹.

¹ Christiane Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française – Histoire littéraire et anthologie*, Alger, Paris, ENAP-Bordas, 1990, 319 p. Précisons toutefois que ces compléments concerneraient plus l'après 1989, date de la fin de recension de l'anthologie. Si j'ai choisi de prendre pour appui cette anthologie, c'est que, contrairement à ce qu'on a tendance à penser en ces temps de consommation immédiate du livre, les informations qui y sont engrangées sont toujours utilisables et fiables.

1 - Au commencement, l'essai-plaidoyer : une « résistance dialogique » ?

« Les calamités du XVI^e siècle se renouvelleraient-elles au XIX^e siècle ? Tout ce qui s'est passé à Alger, depuis trois ans, m'impose un devoir sacré, qui est de faire connaître l'état réel de ce pays, avant et après l'invasion, afin d'attirer l'attention des hommes d'Etat sur cette partie du globe ; et afin de leur apporter nos connaissances et de les éclairer sur quelques points que sans doute ils ignorent. Puissent-ils montrer quelque sympathie pour les Algériens, en voyant leur situation ? [...] Dans la question d'Alger il me serait difficile d'apercevoir un beau côté pour les natifs. Je cherche vainement des consolations pour ces peuples. [...] Enfin je me demande pourquoi un pays doit être ébranlé dans tous ses fondements et frappé dans tous ses principes de vitalité ? [...] »

Celui qui s'exprime ainsi est Hamdan Khodja, qualifié par Abdelkader Djeghoul de représentant de « l'archéologie de la modernité algérienne ». Il publie dès 1833 à Paris, *Le Miroir*, se faisant aider pour la traduction en français. Premier plaidoyer de cette « résistance-dialogue » qu'il était utile de rappeler au début de ce parcours². Précurseur d'une tentative d'argumentation et de négociation, il est suivi par d'autres essayistes dans cette moitié de XIX^e siècle qui voit la progression de la mainmise française sur l'Algérie. Un autre grand nom de cette résistance-dialogue est celui de Si M'Hamed Ben Rahal dont les écrits et démarches œuvrent à introduire plus de justice et à préserver l'identité culturelle des Algériens. S'adressant ainsi aux Délégations financières, dans *L'Echo d'Alger* du 18 juin 1921, il suggère entre autres, au grand dam des coloniaux :

« Subventionner l'enseignement primaire musulman, c'est faire le placement le plus avantageux, l'emploi le plus judicieux des fonds dont vous avez la gestion. C'est vous assurer pour l'avenir contre les éventualités les plus redoutables de l'ignorance et de l'immoralité. C'est vous attacher le cœur de vos sujets musulmans par le lien le plus solide et le plus efficace, par la corde la plus sensible... C'est dans votre intérêt autant que dans le nôtre que je viens vous convier à une plus claire appréciation du problème de l'enseignement musulman et à vous faire toucher du doigt l'avantage matériel, intellectuel et moral qu'il y aurait à l'encourager au lieu de le proscrire et de le tracasser. »

Il faut évoquer, même brièvement, un troisième nom, celui de Jean Amrouche et son essai, *L'éternel Jugurtha - Propositions sur le génie africain*, en 1946 : l'essayiste-poète tend aux siens un miroir pour qu'ils se reconnaissent. Il réutilise les thèses et préjugés français énoncés par les colonisateurs, pour les déplacer, mettant ainsi en déséquilibre le discours officiel sans le remettre en cause fondamentalement :

² Cf. les articles et ouvrages d'A. Djeghloul et, en particulier, son introduction à la réédition du *Miroir* de Hamdan Khodja (Paris, Sindbad, 1985) et ses *Eléments d'histoire culturelle algérienne* (Alger, ENAL). Les expressions entre guillemets et, en particulier, « résistance-dialogue », sont de lui.

« Je sais bien où m'attend Jugurtha : il est partout présent, partout insaisissable ; il n'affirme jamais mieux qui il est que lorsqu'il se dérobe. Il prend toujours le visage d'autrui, mimant à la perfection son langage et ses mœurs ; mais tout à coup les masques les mieux ajustés tombent et nous voici affrontés au masque premier : le visage nu de Jugurtha ; inquiet, aigu, désespérant. C'est à lui que vous avez affaire : il y a dix-huit millions de Jugurtha, dans l'île tourmentée qu'enveloppent la mer et le désert, qu'on appelle le Maghreb. »

Il y aurait bien d'autres noms à citer pour cette fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, comme ceux de l'émir Khaled, de Ferhat Abbas qui illustrent l'essai sous ses différentes formes et plaident pour l'amélioration de la situation des dominés. Mais arrêtons-nous aux voix plus étroitement littéraires³.

2 – La ruse du détour : l'émergence de voix littéraires

Prendre la décision d'écrire en français, le plus souvent sa vie ou quelques épisodes de celle-ci, même lorsque, prudemment, on se met sous la protection d'un nom connu de la puissance coloniale, manifeste un désir de distinction et, à travers ce désir personnel, celui de faire connaître ceux qui sont dominés et mis en retrait par le nouveau pouvoir. Les narrations, aussi conventionnelles qu'elles puissent apparaître avec le recul, doivent être lues dans le contexte d'une situation qui apparaît bloquée.

Ainsi dans les années 1920 à 1940, se publient les premiers romans : *Ahmed Ben Mostapha, goumier* de Mohammed Ben Si Ahmed Bencherif (1920), *Zohra, la femme du mineur* d'Abdelkader Hadj Hamou (1925) et les deux romans de Chukri Khodja (pseudonyme de Hassen Khodja Hamdane), *Mamoun, ébauche d'un idéal* (1928) et *El Eudj, captif des Barbaresques* (1929). Ces romans dénoncent les méfaits de l'assimilation, particulièrement le dernier. Le romancier choisit un héros français dans l'Algérie des corsaires – grand thème de propagande de la colonisation – : Bernard Ledieux a été fait prisonnier par les Barbaresques d'Alger. Pour échapper à sa condition d'esclave, il se convertit à l'islam, épouse la fille de son ancien maître et devient un notable de la ville. Mais en vieillissant, il vit mal son reniement : il abjure sa nouvelle religion en pleine mosquée et meurt chez lui grâce à la protection de son fils, muphti. Le romancier en appelle à l'humanisme des Français et au respect de l'identité culturelle de chacun pour s'opposer aux menées assimilatrices. En 1936, c'est au tour de Mohammed Ould Cheikh de publier à Oran, *Myriem dans les palmes* : là aussi, malgré un

³ L'essai est évidemment reconnu comme genre littéraire à part entière mais, vectorisé par une intention clairement exprimée, il est plus du côté de la fonction conative que de la fonction poétique du langage. Néanmoins, il est le genre littéraire incontournable pour toute la période coloniale, véritable tribune et baromètre des opinions des colonisés.

roman qui, dans ses grandes lignes, ne remet pas vraiment en cause la mainmise française, l'introduction de la problématique de l'identité culturelle introduit ambiguïté et complexité puisque les héros sont deux enfants de couple mixte, Myriem et Jean-Hafid, tirillés entre une mère, Khadidja, qui veut les élever dans la connaissance de leurs origines arabo-musulmanes et un père, le capitaine Debussy, qui lutte contre cette éducation. Ould Cheikh écrira aussi une pièce, en 1937, à la gloire de l'émir Khaled, mort en 1936, *Khaled, le Samson algérien*.

La « résistance-dialogue » se caractérise sensiblement de la même manière chez ces premiers romanciers et chez les premiers essayistes par l'acceptation d'une domination politique qui apparaît incontestable et difficile à expulser ; toutefois elle n'est acceptée que dans la mesure où elle respecte une identité « algérienne » centrée sur l'islam. C'est une revendication du maintien d'une spécificité religieuse et culturelle difficilement négociable avec la politique officielle de l'assimilation.

Des romanciers comme les Zenati, *Bou-El-Nouar, le jeune Algérien* (1945) puis les romans de Djamila Debèche, *Leïla, jeune fille d'Algérie* (1947) et *Aziza* (1955) poussent ces prémices romanesques dans leurs retranchements au moment même où l'éveil nationaliste se fait de plus en plus prégnant.

3 - L'autonomie d'un ensemble littéraire : naissance de « classiques »

Ces prolégomènes littéraires permettent de mieux apprécier l'émergence dans les années 1950 de ceux qui sont devenus les classiques algériens. Ils démontrent avec force que l'acte littéraire est un haut-lieu de négociation du sujet avec la langue qu'il invente au creuset de toutes ses langues par la mise au jour d'une écriture. L'invention ne vient pas de nulle part mais de tout ce qui a fait l'individu en question. Ces classiques sont connus : Mouloud Feraoun (1913-1962) ; Mouloud Mammeri (1917-1989) ; Mohammed Dib (1920-2003) ; Jean Sénac (1926-1973) ; Kateb Yacine : 1929-1989. On peut véritablement parler de noms magiques, de noms totems, de noms drapeaux. Depuis l'indépendance, de façon passionnée les vingt premières années et plus feutrée ces dernières, ils ont été au centre des polémiques linguistiques et littéraires, le reproche lancinant étant qu'ils écrivaient en français, langue de la domination coloniale. Ce reproche persistant a surtout été formulé par les plus conservateurs des critiques et ne concernait pas la plus grande partie des lecteurs pour laquelle le petit Omar de *La Grande Maison* ou le petit Fouroulou du *Fils du pauvre* sont devenus des références de toute enfance algérienne. Les poèmes de Jean Sénac et son essai, *Le Soleil sous les armes* font partie intégrante de ce combat pour l'émergence d'une nation. Kateb Yacine

fait paraître en 1956 son roman *Nedjma*, dont l'appui historique est le soulèvement du 8 mai 1945, et dont les thématiques ouvrent largement la littérature algérienne aux interrogations sur un avenir à construire, un passé à évaluer, un présent d'incertitude. Le jeune Lakhdar découvre la fusion avec le peuple en révolte, « je n'étais plus qu'un jarret de la foule opiniâtre. » Cette œuvre est et reste l'œuvre-phare de la littérature algérienne, toutes langues confondues. Au nom de Mouloud Mammeri était attaché, durant la période coloniale, deux romans fondateurs, *La Colline oubliée* et *Le Sommeil du juste*. En 1987, dans son entretien avec Tahar Djaout, le romancier revient à ce premier roman : « Un jour, le premier d'entre nous a été chassé d'Éden vers... quoi ? Vers le monde justement – et depuis nous ne cessons d'aller quêtant dans nos vers, nos chants, nos mythes, nos romans, le Jardin du bonheur parfait ou, comme dans *La Colline oubliée* nous lamentant d'en avoir perdu un. » On ne peut tout citer mais on ne peut pas ne pas noter le caractère prémonitoire de *L'Incendie* de Mohammed Dib qui, en 1954, avant même le 1^{er} novembre, projette son éclat sur un pays où la révolte gronde. Le jeune Omar écoute Comandar décrire la ferme du colon Marcous, « vieille maison bâtie par son grand-père [...] Tout cela avait l'air d'être le vrai visage de l'Algérie, mais n'était que simple surface ; ce visage lui avait été façonné par la colonisation – et l'Algérie a un million d'autres visages [...] Omar ne discernait plus s'il était dans le pays que ses yeux lui montraient ou dans celui des blés que lui dépeignait Comandar. »

Ces écrivains de la seconde période de la littérature algérienne francophone ont imposé une réussite esthétique et ont connu une reconnaissance institutionnelle dans la mouvance de la guerre. Presque tous issus du milieu enseignant, ils ont appris le français sur les bancs de l'école coloniale et, par nécessité professionnelle, ils en sont souvent devenus les transmetteurs. Tous ont un but identique que Mouloud Feraoun a énoncé : « témoigner pour notre propre compte de notre propre réalité », donc témoigner de l'Algérie autrement que ne l'a fait le regard colonial. C'est encore Mouloud Feraoun qui écrit dans un article de *La Revue française* à Paris en 1957 :

« Les plus significatives de nos œuvres contiennent toutes l'essentiel de notre témoignage : on le retrouve un peu partout, discret ou véhément, toujours exprimé avec une égale fidélité et le même dessein d'émouvoir. Chacun a parlé de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vu ou senti et, pour être sûr de dire vrai, chacun a mis dans son livre une grande partie de lui-même. [...] Au reste, notre position n'est pas si paradoxale qu'on le pense. En réalité, nous ne nous trouvons pas "entre deux chaises" mais bel et bien sur la nôtre. Et il est nécessaire que nous soyons justement à notre place pour dissiper l'appréhension et requérir le crédit. Le crédit dont nous avons besoin les uns et les autres, pour faire admettre la plus banales des vérités humaines inscrite en filigrane dans tous nos ouvrages : nous sommes des hommes, rien que des hommes, nous avons besoin d'amitié, de tendresse, de fraternité. Si nous possédions tout cela, notre corps n'aurait plus faim, notre esprit n'aurait plus

soif, notre cœur battrait comme tous les cœurs : nous n'aurions plus rien de particulier. »

Qu'ils parlent de leur région ou de la nation en train de s'imposer dans l'Histoire, tous travaillent à une expression littéraire autonome en français, distincte de la littérature française et donnent des représentations d'un pays qui n'est pas la France, d'est en ouest, du nord au sud, assurant par leurs fictions la visibilité d'une autonomie et/ou d'une nation en devenir. Au moyen d'un outil linguistique parfaitement maîtrisé, ils écrivent pour dire leur propre chant. On ne trouve plus l'hypercorsion avec des distorsions qui caractérisait les œuvres antérieures. Les chemins de la création se diversifient et se complexifient. Tous les genres littéraires sont visités et les audaces de composition attestent d'une création littéraire en pleine expansion.

4 - La revendication d'indépendance

Le rapport à la domination coloniale et les écrits qui accompagnent la guerre de libération nationale dominant de 1954 à 1962. Des genres sont plus visités que d'autres, comme dans toute période de violence et de résistance : l'essai, illustré par Frantz Fanon, Mostefa Lacheraf, Malek Haddad, Jean Sénac, entre autres ; la poésie où les textes sont nombreux avec les noms de Bachir Hadj Ali, de Nordine Tidafi ou de Anna Greki ; le théâtre enfin qui rend visibles les luttes d'un peuple mais qui, aussi, prévient des déviations possibles de l'avenir comme dans les pièces de Kateb Yacine.

Chacun des essayistes projette dans son écrit une utopie construisant l'Algérie indépendante. Ainsi, Jean Sénac dans *Le Soleil sous les armes* écrit, en 1957 :

« Ensemble nous irons alors sur le Môle d'Alger, à l'heure bouleversante où le soleil s'apaise sur les vagues. Ensemble vers ces petits villages kabyles, perchés sur leurs pitons, et qui ressemblent à des Cézanne. Là, confrontant le message d'Ibn-Badis : "Nous aspirons par notre action au service du peuple d'Algérie, à servir l'humanité entière. Notre œuvre, basée avant tout sur le respect de la pensée et de l'idéologie de tous les peuples, vise à aider au bonheur des hommes", et l'implacable bonté de Saint-Just : "Notre but est de créer un ordre de choses tel qu'une pente universelle vers le bien s'établisse", nous essaierons de dresser, sur tant de misères et de larmes, une culture fraternelle qui réponde à la vertu de notre peuple et à l'espérance de ce temps. En poètes libres et lucides, fier d'être les citoyens d'un aussi beau pays, nous aiderons à bâtir la cité radieuse des hommes. Une aventure difficile et unique nous attend. »

Prenant appui sur son analyse et son vécu de la résistance algérienne au colonialisme, Frantz Fanon élargit son appel aux peuples dominés du Tiers monde, dans *Les Damnés de la terre*, en 1961, avant de mourir :

« Il nous faut quitter nos rêves, abandonner nos vieilles croyances et nos amitiés d'avant la vie. Ne perdons pas de temps en stériles litanies ou en mimétismes nauséabonds. Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde. [...] Le tiers monde est aujourd'hui en face de l'Europe comme une masse colossale dont le projet doit être d'essayer de résoudre les problèmes auxquels l'Europe n'a pas su apporter de solutions. [...] Non, nous ne voulons rattraper personne. Mais nous voulons marcher tout le temps, la nuit et le jour, en compagnie de l'homme, de tous les hommes. Il s'agit de ne pas étirer la caravane, car alors, chaque rang perçoit à peine celui qui le précède et les hommes qui ne se reconnaissent plus, se rencontrent de moins en moins, se parlent de moins en moins. [...] Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf. »

Mostefa Lacheraf publie des articles d'analyse des effets de la colonisation sur l'Algérie dans *Esprit, Les Temps modernes, Présence africaine* dans « le souci de rétablir de l'intérieur, cette fois, une vérité longtemps négligée ou systématiquement niée par les historiens français de la colonisation. » Sur un mode poétique, il évoque ce « Pays de longue peine qui s'en vient du même assaut invisible chargeant l'espace jusqu'au sommet. Le voici comme un serpent de sable et de pierres fauves : il marche dans un crissement inouï, dans un chant d'éternité où se mêlent la rumeur des hommes et des bêtes et les sourdes latences de la plante et de l'eau. »

De nombreux poèmes éclosent dans la souffrance et l'espoir et la plupart d'entre eux seront regroupés dès l'indépendance dans deux anthologies, *Espoir et parole* et *Diwan algérien*. Le théâtre n'est pas en reste non plus et les titres des pièces parlent d'eux-mêmes.

En conclusion : de quelques titres et de leurs leçons

C'est justement sur les titres que nous souhaitons conclure ce trop rapide panorama de cette longue période car ils sont représentatifs de dominantes rendant visibles ces élans émancipateurs.

L'importance du titre au fronton d'une œuvre n'est plus à démontrer. Comme l'écrit Claude Duchet, le titre est « un élément du texte global qu'il anticipe et mémorise à la fois. Présent au début et au cours du récit qu'il inaugure, il fonctionne comme embrayeur et modulateur de lecture. Métonymie ou métaphore du texte, selon qu'il actualise un élément de la diégèse ou présente du roman un équivalent symbolique, il est sens en suspense, dans l'ambiguïté des deux autres fonctions [...] référentielle et poétique. [...] Le titre résume et assume le roman, et en oriente la lecture.⁴ »

⁴ Claude Duchet, « Éléments de titrologie romanesque », *Littérature*, n°12, décembre 1973.

Si l'on examine une série de titres de cette période, on prend bien conscience de ce qu'ils ont apporté de nouveau dans le champ littéraire et comment ils ont inscrits l'autonomie de cette littérature par la langue, le pays et l'Histoire.

Nombre d'entre eux inscrivent à l'initiale de l'œuvre – et donc aussi à la devanture des librairies ou dans les rayons des bibliothèques – la langue arabe par l'usage d'anthroponymes et de qualifications qui peuvent apparaître exotiques pour le public français de l'époque mais qui rendent visible l'algérianité du récit qu'ils inaugurent :

1891 - Si M'Hamed Ben Rahal, « La Vengeance du Cheikh », <i>Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique</i> , 4 ^{ème} année, n° 13.
1920 – Mohammed Ben Si Ahmed Bencherif, <i>Ahmed Ben Mostapha, goumier</i> , Payot.
1925 – Abdelkader Hadj Hamou, <i>Zohra, la femme du mineur</i> , Paris, éd. du monde moderne.
1928 – Chukri Khodja, <i>Mamoun, l'ébauche d'un idéal</i> , Paris, Radot
1929 – Chukri Khodja, <i>El Eudj, captif des barbaresques</i> , Arras, INSAP
1936 – Mohamed Ould Cheikh, <i>Myriem dans les palmes</i> , Oran, éd. Plaza
1947 – Djamila Debèche, <i>Leïla, jeune fille d'Algérie</i> , Alger, imprimerie Charras
1948 – Kateb Yacine, <i>Nedjma ou le poème au couteau</i> , Mercure de France
1955 – Djamila Debèche, <i>Aziza</i> , Alger, imprimerie Imbert
1956 – Kateb Yacine, <i>Nedjma</i> , Le Seuil
1959 – Malek Haddad, <i>Je t'offrirai une gazelle</i> , Julliard
1961 – Henri Kréa, <i>Djamal</i> , Paris, Calmann-Levy

D'autres choisissent, par des toponymes ou des qualifications génériques spécifiques, de ne laisser aucun doute sur l'œuvre à découvrir :

1894 – Taïeb Morsly, <i>Contribution à la question indigène en Algérie</i> , Constantine, Marle et Biron
1914 – Cherif Benhabîlès, <i>L'Algérie française vue par un indigène</i> , Alger, imp. Orientale Fontana
1931 – Ferhat Abbas, <i>Le jeune Algérien – De la colonie vers la province</i> , Paris, La Jeune Parque
1939 – Jean Amrouche, <i>Chants berbères de Kabylie</i> , Tunis
1945 – Rabah et Akli Zenati, <i>Boulounouar, le jeune Algérien</i> , Alger, La Maison des livres
1946 – Saadeddine Bencheneb, <i>Contes d'Alger</i> , Oran, éd Henrys
1951 – Ismaël Aït Djafer, <i>Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père</i> , Alger, éd. de la jeunesse de l'UDMA
1953 – Mostefa Lacheraf, <i>Chansons des jeunes filles arabes</i> , Seghers, coll. Poésie 53 (titre transformé par l'éditeur. Titre initial, <i>Chansons des jeunes filles algériennes</i>)
1954 – Mouloud Feraoun, <i>Jours de Kabylie</i> , Alger, Baconnier
1959 – Mohammed Dib, <i>Un été africain</i> , Le Seuil
1960 – Mouloud Feraoun, <i>Les poèmes de Si Mohand</i> , éd. de Minuit
1960 – Hocine Bouhazer, <i>Des Voix dans la Casbah</i> , Maspero
1962 – Assia Djebar, <i>Les Enfants du nouveau monde</i> , Julliard
1962 – Mourad Bourboune, <i>Le Mont des genêts</i> , Julliard
1962 – Ferhat Abbas, <i>La Nuit coloniale</i> , Julliard
1963 – Anna Greki, <i>Algérie, capitale Alger</i> , JP. Oswald et SNED-Tunis

D'autres enfin inscrivent les dates et événements d'une Histoire des colonisés tenue invisible par l'Histoire coloniale :

1946 – Jean Amrouche, *L'éternel Jugurtha*, L'Arche
1947 – Mohammed-Cherif Sahli, *Le Message de Yougourtha*
1954 – Mohammed Dib, *L'Incendie*, Le Seuil
1959 – Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, Maspero (titre transformé par l'éditeur en *Sociologie d'une révolution*)
1961 – Bachir Hadj Ali, *Chants pour le 11 décembre*, Paris, La Nouvelle critique
1962 – Nordine Tidafi, *Le Toujours de la patrie*, Tunis, J-P. Oswald
1963 – Nourredine Aba, *La Toussaint des énigmes*, Présence Africaine

On se souvient de ces phrases de *Nedjma* : « De Constantine à Bône, de Bône à Constantine voyage une femme... C'est comme si elle n'était plus. [...] Gloire aux cités vaincues. [...] Car ce pays n'est pas encore venu au monde. » Les œuvres algériennes en langue française ont véritablement contribué à la « venue au monde » du pays, selon des modalités diverses et selon les moments. Elles ont bien été au rendez-vous de l'Histoire pour participer à la cristallisation du sentiment national durant la période coloniale.

Christiane CHAULET ACHOUR, née à Alger en 1946, a été Professeur à l'Université d'Alger de 1967 à 1994. Puis Professeur de Littérature comparée et de francophone à l'Université de Cergy-Pontoise, de 1997 à 2015. Elle poursuit ses recherches dans ses domaines de prédilection et, particulièrement, sur la littérature algérienne. Voir son site : <http://www.christianeachour.net>